

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

IV

(Suite.)

—Chevalier, reprit le jeune comte, lorsqu'ils se trouvèrent assis l'un près de l'autre en voiture, quand je suis embarrassé pour entamer un sujet de conversation, savez-vous ce que je fais ? J'entre franchement et brusquement dans le cœur de la question ! Vous m'avez plu singulièrement dans votre duel de tantôt, et votre indignation de ce soir, quoiqu'elle fût une critique de ma conduite, et qu'elle tombât d'apomb sur ma légèreté, m'a été fort agréable ! J'aime beaucoup voir la noblesse tenir sa place. Nous sommes parfois, nous autres courtisans, d'un déplorable laisser aller. Dès qu'il ne s'agit plus d'une question de préséance, dès que nous ne sommes pas jaloux d'un égal à qui le roi donne à tenir de préférence le bougeoir, nous faisons un bon marché inouï de nos qualités et de notre personne ! Nous laissons entrer de plain pied le premier cuisinier parvenu dans notre intimité ! Ce misérable abbé Dubois est une puissance ; on compte aujourd'hui avec lui. Croyez-moi, si vous pouvez vous absenter quelque temps de Paris, n'hésitez pas à partir.

Dubois doit être méprisé, mais non pas dédaigné. Il a de l'esprit, de l'astuce et de l'audace comme un démon ; de plus, il est violent et lâche à l'extrême ; partant, fort à craindre. Je vous le répète, mettez tous vos soins à l'éviter.

—Je vous remercie, comte, dit de Morvan tout attendri de l'intérêt véritable que lui montrait de Noéc. Croyez, et vous avez pu voir par ma façon d'agir de ce soir, que je ne manque pas de franchise, croyez que j'éprouve une sincère reconnaissance pour vos conseils.

—Non, comte, je ne les suivrai pas !

—Je vous désapprouve et vous estime. Que diable quand on a affaire à une vipère, il faut être fou pour offrir son talon à sa morsure, le venin monte si vite du talon au cœur ! Du moment que l'on ne peut écraser la tête de l'animal malfaisant, il n'y a qu'un parti à prendre, se garer. Croyez-moi, chevalier, gardez-vous !

De Noéc parlait encore lorsque le carrosse s'arrêta devant la porte de l'hôtel du Cheval Blanc.

De Morvan et de Noéc se baisèrent, et le Breton, ayant mis pied à terre, entendit son nouvel ami lui crier de nouveau, en passant la tête à travers la portière :

—Chevalier, gardez-vous de la bête !

Quant à l'abbé, rentré chez lui, il resta éveillé aussi jusqu'au lendemain matin, occupé à combiner des plans de vengeance.

D'un côté donc, l'on préparait l'attaque ; de l'autre, on ne songeait pas à la défense.

V

Le lendemain de cette journée, si fertile en aventures pour de Morvan, et qui s'était si bien et si mal terminée tout à la fois pour le jeune gentilhomme, en lui procurant un gain de dix mille livres et en lui valant la haine de l'abbé Dubois, notre connaissance le lieutenant-général comte d'Aubigné descendait de son carrosse, vers les huit heures du matin, dans la cour d'honneur du palais de Versailles.

La première personne que rencontra d'Aubigné fut Bontemps, le valet de chambre de Sa Majesté.

—Bonjour, Bontemps, lui dit-il avec une familiarité que pas un parmi les plus grands seigneurs de la cour n'eût osé employer en parlant à un personnage aussi important que Bontemps, car chacun savait combien le roi affectionnait son premier valet de chambre.

Bontemps s'inclina profondément, presque avec effroi : la vue du frère de la marquise de Maintenon lui causait toujours une émotion désagréable ; mais il alla tout de même la prévenir de l'arrivée de son frère.

Ce fut dans le cabinet où le roi traitait chaque jour des affaires d'Etat avec ses ministres, que la marquise reçut son frère !

—Madame, dit d'Aubigné, qui s'inclina devant sa sœur avec un respect d'autant plus grand que ses intentions étaient plus hostiles, j'ai craint un moment, en voyant Bontemps prendre la fuite devant moi, d'être privé ce matin de l'honneur de vous présenter mes hommages.

—Pourquoi ce reproche, d'Aubigné ? répondit la marquise avec une extrême douceur. Ai-je jamais refusé de vous recevoir !... Ne venez-vous donc pas à peu près chaque jour me conter vos malheurs au jeu et me demander assistance ? Parlez, ajouta la marquise après un léger silence, que désirez-vous aujourd'hui ? Quelle est la faute d'hier qu'il vous reste à réparer ?

—Voici le fait. J'ai un de mes amis, que dis-je, mon meilleur et mon seul ami, qui désire être reçu en particulier par mon beau-frère. Cet ami m'a rendu un tel service, que j'ai dû me charger de sa commission, et je lui suis tellement reconnaissant, que je tiens, ma foi ! que je veux qu'on obtienne à son désir.

—Quel est le nom de cet ami, d'Aubigné ?

—Il se nomme, chère Françoise, le baron Legoff.

—Quel est-il ? Que veut-il ? Quelle est sa position ?

—Voilà trois questions bien courtes, mais qui ne laissent pas de m'embarasser. Quel est ce baron Legoff, dites-vous ? peut-être le diable en personne. Ce qu'il veut ? je l'ignore. Quelle est sa position ? celle d'un millionnaire qui sème sur sa route l'or à pleine mains !

—Mais cet homme est, m'avez-vous dit, votre ami intime : vous devez le connaître ?

—Entendons-nous, chère sœur ! Je n'ai vu le baron Legoff que deux fois dans ma vie : seulement, la première fois, son entrée en matière a été si magnifique, qu'il m'a tout à fait séduit. D'abord, je suis l'ami de tous ceux qui me prêtent de l'argent, moi.

—Et vous n'avez pas honte, d'Aubigné, s'écria la marquise en rougissant de colère, de me proposer de faire admettre dans le particulier du roi un homme dont vous ne savez ni l'origine ni la position ! qui peut être un aventurier ! pis que cela même ! Quelle idée vous faites-vous de la majesté royale, mon frère ?

—Françoise, poursuivit d'Aubigné, il ne s'agit pas seulement en ce moment de moi, mais bien aussi de vous. Votre pouvoir est mis en question !... Ma chute entraînerait la vôtre... Ah ! vous pâlissez, Françoise ! Très-bien ! alors je puis compter sur votre attention. Vous n'ignorez pas, excellente sœur, l'avarice sordide que mon beau-frère a toujours montrée à mon égard, les passe-droits sans nombre qu'il m'a fait subir... Je ne récrimine pas, je raconte. Cette avarice et ces passe-droits ont eu pour résultat, ainsi que cela devait être, de m'aigrir le cœur et me réduire à la plus affreuse pauvreté. Or, savez-vous ce que c'est qu'un homme tombé dans la misère et rêvant la vengeance ? une chose qui appartient au premier venu qui lui dit : "Voici de l'or, aide-moi à attaquer ton ennemi et ton persécuteur..."

—Vous m'effrayez, d'Aubigné ! Auriez-vous...

—Conspiré, oui ! et, qui plus est, je conspire encore... Bon voilà que vous pleurez à présent, vous, la femme forte par excellence ! Je sais bien que ce sont des larmes de rage que vous versez ! n'importe, c'est une faiblesse indigne de vous... Je continue. Les meneurs couronnés de la ligue d'Augsbourg ont cru que je pourrais leur être utile, et ils ont fait pour moi, dans leur intérêt, ce que mon beau-frère eût dû faire, lui, par devoir et par signité : ils m'ont aidé à payer mes dettes. Vous voyez, chère sœur, en ma personne, un des partisans, sinon des plus déclarés, au moins des plus ardents de la maison d'Autriche.

Or, pour ne pas m'éloigner de mon sujet, ce baron Legoff, mon ami ietime, que j'ai déjà vu deux fois, connaît parfaitement cette circonstance. Il possède en ses mains la preuve de ce que vous appelleriez ma trahison, et de ce que je nomme, moi, ma vengeance. Que Sa Majesté refuse d'admettre en son particulier mon ami intime, et demain le roi sera prévenu que le frère de sa femme s'entend avec ses ennemis !... Je manque, certes, de votre judiciaire mais il me paraît certain, et rien ne me fera départir de cette opinion, que vous recevrez le contre-coup de ma disgrâce. Le roi, — comme tous les parvenus, — saisira avec empressement l'occasion d'humilier la famille à laquelle il a eu l'honneur de s'allier.

—Ah ! d'Aubigné, s'écria madame de Maintenon avec un accablement navrant et véritable, et sans essayer d'arrêter les larmes qui coulaient le long de ses joues : — ah ! d'Aubigné, quelle triste chose que l'humanité ! Je voudrais être morte !...

Ce cri, parti réellement du cœur, laissa l'impitoyable d'Aubigné insensible.

—Morte ! répéta-t-il avec ironie et en regardant sa sœur d'un air railleur. — Vous avez donc parole d'épouser Dieu le Père ?

Un assez long silence suivit cette dernière exclamation du comte : la hautaine marquise était vaincue.

—Mon frère, lui dit-elle, il sera fait selon votre désir. Amenez vous-même demain ce baron Legoff vers les trois heures. Il sera présenté au roi !...

Madame de Maintenon, à bout de force et de patience, se leva de son fauteuil.

—Encore un mot, chère sœur, dit d'Aubigné en la forçant à se rasseoir. Vous comprenez que quelque amitié que je ressente pour ce bon et généreux baron Legoff, il ne m'est pas possible de rester toujours avec son épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Puis-je espérer que vous voudrez bien m'obtenir, sans perdre de temps, pour demain, par exemple, une lettre de cachet ?

—Vous avez raison, d'Aubigné. Oui, il faut en effet que cet homme disparaisse. Demain vous recevrez cette lettre de cachet. Au revoir !

La première personne que rencontra d'Aubigné en sortant du château, fut le baron Legoff.

—Vous ici, cher baron, s'écria-t-il en lui sautant au col et en le baisant à plusieurs reprises : quel bon vent vous amène ?

—Le désir de savoir si vous avez réussi dans votre négociation.

—Complètement. Le roi vous recevra demain à trois heures ; mais j'ai plusieurs visites à rendre, et je suis en retard. Permettez que je vous quitte. Au revoir ! A demain !

—Au total, se dit d'Aubigné en remontant dans son carrosse, ce Legoff est moins fort que je l'ai cru d'abord. Il aurait dû, au lieu de me jeter tout d'un coup cinq mille louis à la tête, me faire une rente viagère payable par ses mains. Cette précaution l'aurait sauvé de la lettre de cachet.